

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XII.

No. 28.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 14 JUILLET 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LE PROTESTANTISME ET ZOLA

Emile Zola, qui est devenu un des collaborateurs du *Figaro*, pratique des éreintements un peu à droite et à gauche. Il a débuté en faisant une charge à fond de train contre ses amis les républicains, accusant son parti d'être un ramassis de nullités, et il terminait sa diatribe par ces mots : "Danton disait qu'il faudrait les têtes de dix mille aristocrates pour fonder la république, moi je prétends qu'il faudrait celles de dix mille imbéciles républicains."

Il y a quelques semaines, c'est aux protestants que Zola s'attaquait. Il fait du protestantisme un tableau des plus sombres. Suivant Zola, le protestantisme n'est qu'une barrière au progrès de l'esprit humain, quelque chose de parfaitement illogique, un ensemble de croyances et d'influences de nature à rendre le peuple bête et à arrêter tout élan littéraire. Voyez l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis; ils ne sont plus rien comme littérature.

Cet article de Zola n'a pas manqué de faire sensation et lui a valu une bordée de réponses de tous les camps protestants. Zola fait à ses contradicteurs une réplique des plus vives qui ne calmera certes pas leurs blessures. Nous en citerons quelques extraits pour donner une idée du genre de Zola comme polémiste. Rappelant en ce moment son premier article, il continue :

Je croyais pourtant m'être exprimé clairement. J'ai dit qu'à notre époque, après avoir déterminé toute une évolution humaine avec un éclat incomparable, les protestants se sont fatalement emprisonnés dans une formule religieuse, et que, dès lors, ils pietinent sur place, s'appauvrissent de jour en jour, deviennent des réactionnaires d'autant plus dangereux et implacables, qu'ils ont la prétention d'avoir délivré à jamais le monde. J'ai ajouté que, par là même, leur influence sur la littérature est détestable, qu'ils la réduisent au train-train étroit de leur

culte, aux besoins de leur propagande, en lui défendant l'étude exacte et complète de l'homme. Certes, il y a des exceptions; mais il faut prendre les littératures contemporaines dans leur ensemble. Par exemple, étudiez le théâtre et le roman en Amérique, en Angleterre, en Allemagne; la moyenne en est très basse, tout cela est gris, fade, sans progrès possible; et la raison en est, je le répète, que l'étude sincère des passions n'y est pas permise. Les sciences marchent, lorsque les lettres sont immobilisées; l'Angleterre a un Darwin, et elle ne peut avoir un Balzac. Selon moi, la faute en est au protestantisme.

Après avoir développé ce qui précède Zola, s'en prend à un correspondant de Genève. Voyons comment il le traite :

Il est vrai que le correspondant de Genève affirme que les protestants sont les prisonniers de la science. Mon rêve d'un Calvin du positivisme le fait sauter de surprise, et il nous apprend qu'en Suisse des gens de bonne volonté enseignent quotidiennement les sciences au peuple. Allons donc! monsieur, nous les connaissons, vos sciences! On les fabrique dans les officines pieuses d'où sortent ces millions de brochures ineptes dont vous inondez le monde. Depuis quinze jours, il en pleut chez moi, mêlées aux lettres d'injures. Vous ne démontrez pas un théorème de géométrie, sans l'appuyer d'un verset sacré; vous ne permettez pas à deux gaz de se combiner, sans leur adresser d'abord des exhortations morales. Vos sciences sont des sciences ramenées aux dogmes, réduites au texte de la Bible. Quand une vérité dépasse, vous la sabrez. Et, d'ailleurs, ce ne sont pas des savants que vous voulez faire, ce sont des fidèles. La propagande est par-dessous. Laissez-nous donc tranquilles, avec toute cette cuisine hypocrite, avec cet air de vouloir affranchir l'intelligence humaine, pour la cadenasser ensuite dans la froideur humide de vos temples!

Plus loin, il revient au correspondant de Genève et se déchène de nouveau contre le protestantisme avec une force terrible :

Mais il faut voir la désinvolture du correspondant de Genève. Il joue de la Bible comme d'une muscade, sans parvenir, il est vrai, à l'escamoter : "La Bible, dit-il, n'est plus qu'un document, pleinement accepté par les uns, librement discuté par les autres." Je le veux bien, surtout si l'on ajoute que, pour une virgule déplacée, les sectes différentes se damnent avec des raffinements de tortures. Seulement, la Bible reste quand même, pas une secte ne la supprime; et, dès lors, les sectes sont bien réellement enfermées dans la Bible, dans un document révélé, extra-scientifique. Ce sont si l'on veut, des prisonnières qui ont la liberté de jouer à pigeon vole dans leur préau, petit jeu qui se termine toujours fort mal, par de gros mots et des gifles.

La vérité est que le pullulement des sectes est la plaie douloureuse des protestants. Ils tâchent de tourner cela en libéralisme, ils affectent d'être fiers et ravis de ce résultat de la liberté d'examen; mais, si on les touche à cette place, ils crient tout de suite de souffrance. C'est, comme je l'ai dit, qu'ils sentent très-bien leur état transitoire, entre le catholicisme inamuable et les vérités scientifiques qui s'élargissent. L'Église catholique est logique; elle s'est murée dans ses dogmes, elle s'oppose à toute évolution humaine; sa puissance et sa grandeur sont là. Les églises protestantes, au contraire, sont emportées par un continuel illogisme, ayant posé en principe la liberté d'examen, et la refusant ensuite en dehors de la bible. La science arrive, examine ce document divin, déclare qu'elle ne peut en tenir compte. Dès lors, voilà trois groupes en présence : les catholiques qui n'admettent en aucun cas l'examen, les savants qui l'exigent partout et toujours, et entre eux les protestants qui le veulent bien, mais dans de certaines conditions et jusqu'à un certain point. Évidemment, ces centres-gauche doivent disparaître.

Zola est loin d'être catholique, cependant, comme on a pu le voir tantôt, il ne peut s'empêcher de rendre hommage à l'Église. Au fait, pour lui, c'est la seule religion admissible. Il le dit clairement.

Il est dur, je le sais, après avoir été le progrès d'être la réaction. De là, la colère des protes-

tants qui se coupent aujourd'hui à cette arme de la liberté d'examen, dont le tranchant, tout neuf au seizième siècle, faisait leur force. Ils voudraient la mettre au fourreau; mais elle est sortie, et il faut bien qu'elle fasse sa besogne. Terrible besogne qui s'étend toujours, qui rase la plaine, qui ne laisse rien debout des antiques documents. Si vous n'êtes pas catholiques, faites-vous libres-penseurs, car être protestants ne signifie plus rien, à cette heure d'enquête positive et expérimentale.

L'auteur de *L'Assommoir* voit dans le protestantisme un ennemi de la France. La guerre de 1870-71 est pour lui une guerre de religion autant qu'une guerre de races. On sera frappé du singulier mot de la fin de son article :

Je ne sais plus, dans quelle feuille obscure, un rédacteur inconnu m'a accusé de vouloir rallumer les guerres de religion. Il faut une cervelle singulièrement fumeuse et détraquée pour avoir découvert cette belle chose dans mon premier article. Si quelqu'un rêvait une pareille guerre, en tout cas, ce ne serait pas nous. J'en trouve la pensée et même la menace dans presque toutes les lettres d'injures que j'ai reçues. Oui, c'est le protestantisme qui gronde à nos frontières; c'est lui qui exige l'empire du monde, c'est lui qui parle de supprimer la France comme un ulcère, pour la santé de la vieille Europe. Il y a deux ennemis chez nous : le catholicisme et la révolution; de la son acharnement. *Les victoires de la Prusse ont été des victoires protestantes.*

OCTAVE CRÉMAZIE EN EXIL

M. l'abbé Casgrain publie sous ce titre dans la "Revue Canadienne" les lettres précieuses que Crémazie lui a adressées pendant son exil. Il appartenait à M. l'abbé Casgrain de lever un coin du voile qui enveloppe la vie de Crémazie, de nous mettre en possession de ses dernières pensées, de ses derniers sentiments. Personne n'a plus connu le pauvre poète, ne l'a plus aimé et consolé dans son infortune. C'est à lui que Crémazie avait confié le soin de publier ses poésies après son départ, c'est à lui qu'il faisait ses confidences et révélait de temps à autre les secrets de son âme.

Quel est le citoyen de Québec, de 1860, dit M. l'abbé Casgrain, qui ne se rappelle la librairie Crémazie, rue de la Fabrique, dont la vitrine tout encombrée de livres frais arrivés de Paris, qui regardait les casernes des Jésuites, cette autre ruine qui, elle aussi, a disparu sous les coups d'un vandalisme que je ne veux pas qualifier? C'était le rendez-vous des plus belles intelligences d'alors : l'historien Garneau s'y coudoyait avec le penseur Étienne Parent; le baron Gaudrée-Boileau, alors consul-général de France à Québec, que j'ai revu depuis à Paris, emprisonné à la Conciergerie, à deux pas de la cellule de Marie-Antoinette, — le baron Boileau, dis je, y donnait la main à l'abbé Ferland, — pendant que Chauveau feuillettait les *Samedis* de Pontmartin; J. C. Taché discourait là à bâton rompu avec son antagoniste Cauchon; Fréchette et Lemay y venaient lire leurs premiers essais; Gérin-Lajoie avec Alfred Garneau s'y attardaient au sortir de la bibliothèque du parlement. Octave Crémazie, accoudé nonchalemment sur une nouvelle édition de Lamartine ou de Sainte-Beuve, tandis que son frère faisait l'article aux clients, jetait à de rares intervalles quelques réparties fines parmi les discussions qui se croisaient autour de lui, ou bien accueillait par un sourire narquois les excentricités de quelques-uns des interlocuteurs.

On était à l'époque des *Soirées Canadiennes*; la popularité dont cette revue jouissait à sa naissance avait répandu une vie nouvelle, pleine d'entrain et d'espé-

rance dans notre petite république des lettres. On avait foi dans l'avenir et on avait raison. La phalange des jeunes talents se groupait avec un ardeur fiévreuse autour des vieux maîtres, prête à tout entreprendre sous leurs ordres. Nature sympathique et ouverte, modeste comme le génie, n'ayant jamais rêvé, pour son malheur, que lecture et poésie, toujours prêt à accueillir les nouveaux venus dans l'arène, Crémazie était le confident de chacun. Que de pas hésitants il a raffermis! Que d'écrivains de mérite qui s'ignoraient et qu'il a révélés à eux-mêmes! Personne n'a eu une plus large part que lui au réveil littéraire de 1860.

Tout au fond de sa librairie, s'ouvrait un petit bureau à peine éclairé par une fenêtre percée du côté de la cour et où l'on se heurtait sur un admirable fouillis de bouquins de tout âge, de tout format et de toute reliure. C'était le cénacle où il donnait ses audiences intimes. On s'assseyait sur une caisse ou sur une chaise boiteuse et on laissait la causerie chevaucher, la bride sur le cou, à tous les hasards de l'imprévu. C'est alors, dans ces cercles restreints, que Crémazie s'abandonnait tout entier et qu'il livrait les trésors de son étonnante érudition. Les littératures allemandes, espagnoles, anglaises, italiennes, lui étaient aussi familières que la littérature française; il citait avec une égale facilité Sophocle et le Ramayana, Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves. Il avait étudié jusqu'au sanscrit.

Disciple du savant abbé Holmes, qui a laissé un nom impérissable au séminaire de Québec, et qui en avait fait son ami plus que son élève, il avait appris de lui à ne vivre que pour la pensée. Il avait fait de l'étude l'unique passion de sa vie, et elle lui suffisait. Elle fut sa compagne sous la bonne comme sous la mauvaise étoile. Quand tout le reste l'eût abandonné, elle s'assit à son chevet pour animer sa solitude, endormir ses douleurs, calmer ses insomnies et adoucir les amertumes de l'exil.

Abstème comme un anachorète, négligé dans sa tenue, méditatif autant qu'un fakir, il ne vivait que pour l'idéal; le monde ne lui était rien, l'étude lui était tout. Le travail de la composition et de la lecture absorbait une grande partie de ses nuits; il composait ses vers la nuit, couché dans son lit. Le silence, la solitude, l'obscurité évoquaient chez lui l'inspiration; la nuit était sa muse. Souvent il ne prenait pas même la peine de confier ses poésies au papier; il ne les écrivait qu'au moment de les livrer à l'impression. Elles étaient gravées dans sa mémoire mieux que sur des tablettes de marbre.

Obligé par nécessité de s'occuper d'affaires pour lesquelles il n'avait ni goût ni aptitude, il les expédiait d'une main distraite, s'en débarrassait avec une incurie et une imprévoyance qui finirent par creuser un abîme sous ses pieds. Il oubliait d'escompter un billet à la banque pour coarir après une rime qui lui échappait. Quand il se réveilla de son long rêve, il était trop tard.

Au physique, rien n'était moins poétique que Crémazie : courtard, large des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui courait d'une oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit il faisait